

LA RÉCEPTION DES *PENSÉES* DE PASCAL DE 1670 À 1734 *

par François LAPLANCHE

S'il existe une œuvre littéraire inséparable de la totalité de ses lectures, c'est bien cet ensemble de feuilles mal assemblées, ces fragments éclatants et épars que les amis de l'auteur appelèrent les *Pensées de M. Pascal*. Ici plus que partout ailleurs, l'inachèvement de l'œuvre, par le jeu des interstices et les regroupements toujours provisoires qu'il autorise, génère la multiplicité des relectures. La thèse d'Anthony McKenna prend place dans cette séquence de lectures pascaliennes, de manière originale dans le dessein et merveilleusement documentée dans l'exécution. Cet imposant travail, élégamment édité dans la célèbre collection des « Studies on Voltaire », ne comporte pas moins de neuf cent quatorze pages de texte, complétées par six appendices¹, une table de correspondance entre l'édition Lafuma (1952) et les éditions antérieures au XIX^e siècle, une bibliographie de cinquante pages et un *index nominum*. C'est dire que l'ensemble forme un instrument de travail dorénavant indispensable aux érudits, car A. McKenna a lu pour eux les très nombreux ouvrages que signale son imposante bibliographie. N'en déplaise à la modestie de l'auteur, l'on peut dire que cette enquête sur la réception des *Pensées* de Pascal, de 1670 à 1734, est exhaustive. Cette exhaustivité, il faut l'avouer, pourrait même gêner le lecteur, qui éprouve parfois le besoin de repères, tant le détail des analyses de contenu est fin et nuancé. Heureusement, les conclusions partielles, résumant de manière claire et ferme les chapitres ou les sections de l'œuvre, fournissent les repères désirés et invitent à revenir sur les analyses de détail, dont elles enregistrent les données, avec une minutieuse patience qui ne se hâte pas de conclure. L'introduction et la conclusion générale fournissent aussi

* À propos de : Anthony McKenna, *De Pascal à Voltaire. Le rôle des Pensées de Pascal dans l'histoire des idées entre 1670 et 1734*. I et II. Oxford, The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, 1990. 16 × 24, 502 p. et 602 p., bibliogr., index (« Studies on Voltaire and the 18th Century », vol. 276 et 277).

1. Voici la liste de ces appendices érudits : « Leibniz et Pascal », « Cyrano de Bergerac : la critique philosophique du " pari " », « Pour une bibliographie des Trois Imposteurs », « Liste chronologique des apologistes influencés par les *Pensées* de Pascal entre 1670 et 1734 », « Bibliographie chronologique de la polémique autour du Nouveau Testament de Mons », « Les emprunts de Pope à Pascal », « Critiques et comptes rendus des *Lettres philosophiques* au dix-huitième siècle ».

une bonne paire de clefs pour entrer dans l'impressionnante construction de A. McKenna.

L'auteur inscrit son étude de la réception des *Pensées* dans le cadre d'une histoire de l'apologétique chrétienne au tournant des Lumières. Sa démarche prend appui sur une critique des interprétations de Pascal qui renouvelle cette histoire. Déjà au XVIII^e siècle avec Bayle, puis Diderot et d'Alembert, mais surtout au XIX^e avec Victor Cousin, se dessine dans la pensée française l'image d'un Pascal à la fois sceptique et croyant, croyant parce que sceptique, se jetant dans le pari pour échapper à l'inanité des raisonnements métaphysiques. L'antirationalisme, l'appel exclusif aux raisons du cœur, voilà ce qui caractérise Pascal, affirme aussi le protestant Albert Monod, qui approuve cette démarche et souligne, par contraste, l'échec frappant de toute l'apologétique rationnelle au XVIII^e siècle (dans la thèse posthume de 1914, publiée chez Alcan en 1916 : *De Pascal à Châteaubriand*). Brunetière, Busson, Pintard n'ont pas été plus heureux : ils opèrent un partage plus que contestable entre les cartésiens (dogmatiques) et les jansénistes (sceptiques), Pascal étant rangé sans autre examen dans le camp des sceptiques ou pyrthoniens.

1) A. McKenna entreprend de démontrer, documents à l'appui, que l'irrationnalisme de Pascal n'est pas ce qu'ont cru Cousin et d'autres auteurs français et que l'opposition entre cartésiens et jansénistes apparaît quelque peu aventureuse, pour qui lit de près Arnauld, Nicole et *La Logique ou l'Art de penser*. En effet, les rapports se révèlent étroits entre les *Pensées*, la *Logique* et certains écrits sortis de Port-Royal. La *Logique* de 1662 trahit l'influence des *Pensées* encore manuscrites et celle de 1664, nous explique A. McKenna, peut fort bien être lue comme un commentaire des mêmes *Pensées*, où les auteurs cherchent une synthèse entre Pascal, Descartes et saint Augustin — en ce qui concerne le pouvoir de l'homme de connaître la vérité. Puis ce sont les grands thèmes de la *Logique* qui à leur tour vont structurer l'édition des *Pensées* de 1670 et leur interprétation par l'école de Port-Royal (interprétation repérable notamment dans le *Traité de la grâce générale* de Nicole). Dans ce but, les éditeurs cherchent à identifier l'intuition intellectuelle qui s'exprime dans le *Cogito* et le « sentiment » pascalien. A. McKenna nous avertit qu'ici l'infidélité à Pascal est flagrante, car celui-ci, sur les traces de Gassendi, estime qu'en vertu de l'union de l'âme et du corps, les limites imposées à la pensée sont infranchissables. Celle-ci ne peut sauter hors de la condition corporelle pour atteindre quelque intuition intellectuelle absolument pure. Mais la différence entre les deux penseurs est obscurcie du fait que les éditeurs des *Pensées* ont tendance à attribuer à Descartes et à Pascal une commune appartenance augustiniennne, tant et si bien que l'assimilation entre l'intuition cartésienne et le sentiment pascalien peut paraître plausible. En revanche, les éditeurs des *Pensées* sont plus clairvoyants quand ils insistent sur l'importance de la preuve par l'histoire chez Pascal et sur l'observation épistémologique qui la soutient : les lois de la nature humaine rendent invraisemblable l'erreur sur un fait, quand un grand nombre de témoins s'accordent pour le déclarer authentique. Cette justification du *vraisemblable*, effectuée dans le *Discours sur les Pensées de M. Pascal* de Fil-leau de La Chaise, s'incorporera à la démonstration apologétique et provoquera chez ses tenants de longs développements sur la certitude morale. Cette réflexion sur la preuve historique manifeste, selon A. McKenna, qu'il existe une cohérence

rationnelle de l'apologétique pascalienne, bien vue par Port-Royal : elle se noue autour du rapprochement entre les deux Testaments, qui applique à l'histoire sainte l'outil logique de « la preuve par les faits ».

2) Après l'effort de Port-Royal pour rationaliser la démarche de Pascal, A. McKenna montre l'impact du rationalisme chrétien de Malebranche sur la lecture des *Pensées*. Ici, un tournant est pris qui semble écarter l'apologétique des chemins pascaliens, car se trouvent mises en lumière d'une part l'homogénéité de la raison divine et de la raison humaine, de l'autre l'importance de l'amour de soi bien compris comme clef de voûte de toute la morale. La recherche ouverte des continuités entre foi et raison, dans le style malebranchien, contient déjà en germe, pour A. McKenna, le déisme de l'époque suivante. En tout cas, le rationalisme chrétien ne va cesser de tenter l'apologétique : elle ne veut décidément pas renoncer aux bénéfices que lui assurent les preuves cartésiennes de l'existence de Dieu et de la radicale différence entre l'âme et le corps. Mais Pascal n'est pas oublié pour autant et l'apologétique se met à boîter, en cherchant à s'inspirer simultanément et de Pascal et de Malebranche. Les œuvres de Jacques Abbadie et de Bernard Lamy, entre beaucoup d'autres, attestent cet effort, que A. McKenna qualifie de « synthèse fragile » : d'un côté, l'apologétique prend très au sérieux les preuves de la religion naturelle ; de l'autre, cette voie métaphysique est dédaignée et le libertin est invité à calmer l'inquiétude de son cœur en se tournant vers la religion du Christ, authentifiée par les indéniables prophéties et miracles qui l'accompagnent.

3) Cette situation de l'apologétique devient d'autant plus inconfortable que se multiplient les attaques du déisme ou de l'incrédulité contre toute religion révélée. A. McKenna fait ici un usage très convaincant de la littérature clandestine, dont il est un connaisseur averti. Il montre aussi avec précision les liens entre les libertins français et le déisme anglais, à un moment où l'Angleterre passe en Europe pour être la Terre Promise de la libre pensée et de la libre expression. Cette littérature prolonge le rationalisme chrétien en subvertissant son projet : puisque rien dans la Révélation ne pourrait être contraire à la raison, comment expliquer les anthropomorphismes puérils et les immoralités flagrantes de l'Ancien Testament ? De plus, toutes ces histoires ont-elles la solidité que leur prêtent les croyants ? Ces questions exigent un enrichissement de la démarche pascalienne, sûr refuge des défenseurs de la Révélation. À cet égard, A. McKenna signale l'importance de l'œuvre de Claude-François Houtteville, la qualifiant de carrefour de l'apologétique (en effet, Bergier, puis Lamennais s'enfonceront encore plus systématiquement dans les chemins de « la preuve par les faits »). L'effort des pascaliens comme C.-F. Houtteville pour tenir compte de la situation nouvelle consiste à émousser la pointe des objections déistes : ont-elles définitivement prouvé la faiblesse des témoignages historiques concernant Moïse ou Jésus ? pourquoi ne pas relever les grandeurs morales du peuple d'Israël et ne pas admettre que les imperfections de l'Ancien Testament sont dues à l'accommodation de Dieu à un peuple « grossier » ?, etc. Mais le fond de l'argumentation est emprunté à Pascal (c'est-à-dire que la très ancienne preuve par le miracle et la prophétie est rajeunie par le traitement logique exposé dans la dernière section du manuel de Port-Royal et dans le *Discours* de Filleau de La Chaise).

4) Après ces lectures fidèles ou infidèles de Pascal, nous voici arrivés, en compagnie d'A. McKenna, à la lecture franchement hostile de Voltaire. Elle reprend et organise beaucoup de thèmes déjà présents dans les livres anglais et les manuscrits clandestins français. Mais elle vise expressément Pascal et par-delà lui, l'anthropocentrisme chrétien. C'est là qu'avec beaucoup de justesse, à mon avis, A. McKenna situe la pointe de l'opposition entre christianisme et antichristianisme au temps des Lumières. Pour Voltaire et ses inspirateurs, l'homme ne peut prétendre à une place spéciale dans la nature : c'est pourquoi est malsain le repli pascalien sur l'intériorité. L'unique source de la joie humaine réside dans l'action et le bienheureux « divertissement » qu'elle procure. Encore faut-il, pour admettre cette évidence tonifiante, se débarrasser de l'encombrante hypothèse de la faute originelle : les « contrariétés » de la nature humaine ne tiendraient-elles pas à des facteurs simplement physiques ou historiques ? Au départ, l'agacement de Voltaire n'est que conjoncturel : il s'irrite de voir les convulsionnaires chercher à justifier leurs miracles en se couvrant de l'autorité de Pascal, le grand homme du parti. Au point d'arrivée, le débat avec le christianisme va au fond des choses : c'est le Dieu des philosophes qui est le Dieu véritable et le Dieu caché, tandis que le personnage autoritaire et jaloux qui, lui, se montre à Abraham, Isaac, Jacob et Moïse n'est qu'une caricature de la divinité. Voltaire serait ainsi celui qui, contre Pascal, a entendu et dépassé les leçons de Malebranche, méfiant vis-à-vis des « personnes de piété », à cause de leur critique de la raison.

Le grand mérite et la nouveauté de la thèse d'A. McKenna, c'est de nous obliger à replacer les *Pensées* en leur temps et de nous confronter à leurs premières lectures, toujours plus ou moins teintées de rationalisme, fût-il chrétien. Ce livre ne constitue pas une nouvelle tentative pour construire une interprétation des *Pensées*, comme celle contenue dans la thèse de Pierre Magnard, récemment rééditée sous le titre *Pascal. La clé du chiffre* (Paris, Éditions universitaires, 1991) et qui n'est pas citée. Mais A. McKenna apporte une contribution décisive à l'histoire de l'apologétique chrétienne, dont il a vu avec bonheur l'équilibre instable au tournant des Lumières.

Pour que le propos de l'auteur devienne encore plus instructif, on se prend à souhaiter qu'il nous explique pourquoi, et assez rapidement, le Dieu des philosophes se pose en rival du Dieu d'Abraham, car cette opposition, historiquement, ne va nullement de soi. Soulignons-le : elle est même contraire à la démarche traditionnelle de l'apologétique chrétienne, continuée dans les manuels de théologie, au moins catholiques, jusqu'au xx^e siècle. Cette démarche passait sans broncher des preuves de la religion naturelle à celles de la religion révélée, en utilisant le besoin de Rédemption attesté par l'obsédante présence, dans les rites, la littérature universelle et l'expérience quotidienne de chacun, du sentiment de culpabilité : il ne pouvait que renvoyer à quelque faute primitive. Pour que le Dieu de la Bible s'efface devant le Grand Architecte de l'univers, il a fallu simultanément que se modifie cette conscience de la déchéance humaine, que se gonfle en tous sens l'herméneutique déjà employée pour contredire la lettre de la Bible dans le champ scientifique (c'est la raison qui instruit la foi, et non l'inverse), que se développe, enfin, le règne du droit naturel dans la pensée politique. Il aurait pu être utile,

aussi, de rappeler que la réflexion sur la preuve historique n'est pas réservée au cercle de Pascal : elle est portée par toute une lignée d'humanistes et d'érudits, de Laurent Valla à Mabillon. En somme, à cause de l'énormité de sa documentation, l'auteur de ce livre important s'est tenu scrupuleusement près de ses sources, exploitées dans la haute tradition de l'histoire littéraire française (A. McKenna est un élève du grand pascalien qu'est le professeur Jean Mesnard). S'il songeait à entreprendre une présentation plus ramassée des résultats de sa recherche, au bénéfice d'un public plus large que celui des chercheurs, on pourrait donc émettre le vœu amical qu'il lui donne une ouverture encore plus grande sur l'histoire de la culture à l'époque moderne. En effet, les relectures de Pascal ne se situent pas seulement dans la crise de l'apologétique chrétienne, mais elles doivent entretenir certains rapports avec l'histoire sociale et culturelle du xvii^e siècle. Il s'y découvre de fortes tensions entre la nécessité maintenue de la religion comme ciment des sociétés, les visions du monde engendrées par la nouvelle physique et les incertitudes de l'histoire, mémoire fragile du passé, mais, pour les chrétiens, mémoire obligée des *gesta Dei*.

François LAPLANCHE,
Centre national de la recherche scientifique,
17, square des Caléides, apt 55,
49000 Angers
(1992).